

**Armelle
Guilcher**

**NE RÉVEILLEZ PAS
LE PASSÉ**



Armelle Guilcher

Ne réveillez pas le
passé

© Armelle Guilcher, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-0481-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Nous ne sommes jamais aussi mal protégés
contre la souffrance que lorsque nous aimons*

Sigmund Freud

Je sortis de la séance de cinéma, dévastée. Je venais d'assister à la projection du film *Mon roi* de Maïwenn et pendant toute la séance je m'étais demandé comment la réalisatrice, sans connaître mon histoire avec Philippe, avait pu la mettre en scène. Tout y était. Le personnage joué par Vincent Cassel était le portrait craché de celui qui avait failli me rendre dingue. Quant à Emmanuelle Bercot, c'était moi pendant mes six ans de liaison avec cet individu qui m'avait rendue hystérique et désespérée.

J'aurais pu y trouver un apaisement, me dire que si quelqu'un avait imaginé une intrigue aussi rocambolesque que celle que j'avais vécue, cela signifiait que mon aventure n'était pas unique et que dès lors, devenue banale puisque multipliée par une, dix, cent, mille peut-être, aventures similaires, je pouvais prétendre à l'oubli de la mienne.

Rien de tout ça ne se produisit. La rage qui m'avait habitée au début de notre séparation, il y a un peu plus de sept ans, refit surface, intacte. J'en fus abasourdie, KO debout !

Ainsi, pendant tout ce temps où j'avais cru avoir banni Philippe de mon esprit, ma rancœur était restée enfouie au tréfonds de mon être, prête à ressurgir au moindre rappel de notre minable romance ? Je n'en revenais pas ! Ce type, j'avais échafaudé toutes sortes de plans pour le tuer et sept ans après, les mêmes envies de meurtre me démangeaient. À cinquante-deux ans, un âge où j'aurais dû atteindre la sagesse, avoir le recul nécessaire pour relativiser une relation ancienne !

Et d'un coup, tout s'est bousculé dans ma tête et je me suis penchée sur ma vie actuelle.

Mon job : collaboratrice d'architecte. À la fin de mes études, j'ai travaillé dans un cabinet parisien. Je me suis mariée à un vaurien qui m'a vidé mon compte en

banque et ensuite m'a quittée pour une jeune écervelée qui, juste retour des choses, a fini elle-même par le quitter. J'ai entamé une procédure de divorce. Nous n'avions pas d'enfants. Je ne l'ai plus jamais revu.

Ma jeunesse et mon innocence s'en sont allées. J'ai eu des amants, peu nombreux, et tout fait pour qu'ils ne s'incrument pas. À moins, que ce ne soit l'inverse : lassés, ils sont partis. Je ne sais plus.

Et un jour, j'ai décidé de changer d'existence. J'en avais marre de Paris. J'aspirais au calme, à un environnement moins urbain.

Mon patron était en contact avec un confrère quimpérois. Il lui a téléphoné, a vanté mes mérites et j'ai été engagée.

Ils étaient trois associés. Le premier jour, j'ai rencontré deux d'entre eux. Et c'est quand le troisième m'a été présenté que tout a commencé.

Il fallait que je m'arrache au souvenir de Philippe : ses cheveux bouclés, soyeux comme ceux d'une fille, ses yeux bleus, son sourire ravageur. J'aurais pu me montrer imperméable à ce charme insensé. Je n'ai pas eu cette chance !

Je regagnai mon appartement et me préparai un thé. Je le bus, debout, près de la fenêtre. Deux étages plus bas, la rue Notre-Dame de Nazareth, une rue tranquille, à deux pas des grands boulevards. Édouard, mon ancien boss, qui m'a réembauchée après mon épopée bretonne, est propriétaire de ce logement, un deux-pièces, entièrement rénové, un nid douillet et fonctionnel comme on n'en voit que dans les pages déco des magazines. Au départ de ses locataires, il a eu la gentillesse de me le proposer et à un prix très en dessous de ceux pratiqués dans le quartier.

Mes mains autour du mug de thé fumant, je me mis à réfléchir à ce que sept ans n'avaient pas suffi à me faire digérer. À quoi bon cette immersion dans le passé ? Voulais-je retomber dans mon addiction, me crucifier, me consumer de dépit et me condamner à cohabiter avec l'image de Philippe imprimée en moi durant la prochaine décennie ? J'aurais alors plus de soixante ans. Sympa la perspective !

Il m'avait tant obsédé à cette époque où nous étions à la fois amants et

collaborateurs qu'en aucun cas je ne voudrais renouveler l'expérience. Certaines femmes me comprendront. Pendant des mois, sa pensée m'avait colonisée où que j'aille, quoi que je fasse. Je me levais le matin, son visage scotché sur mes rétines, je bossais la journée sans cesser de l'évoquer, je me couchais en prononçant son nom, je rêvais de lui, des rêves qui plus tard se sont mués en cauchemars. Le week-end, loin de lui, j'étais encore sous son emprise. J'avais l'impression que mon cerveau ne m'appartenait plus, que Philippe en disposait à son gré. J'étais entièrement asservie.

19 h 00. J'étais invitée chez Édouard et ne pouvais me permettre d'être à la bourre. Une fois par mois, il réunissait ses associés, leurs épouses, et moi. Parmi les collaborateurs de l'agence, j'étais la seule femme et la seule à être conviée à ce dîner mensuel. Cela faisait jaser. Je m'en fichais. Il n'y avait rien entre nous. Même sa femme n'était pas jalouse, ce qui confirmait nos rapports vertueux ! Il aurait bientôt soixante-cinq ans et songeait à se retirer. J'avoue que je me projetais souvent à cette date fatidique et cela ne me réjouissait pas. Sans lui, l'agence perdrait son âme.

Je revêtis une robe habillée, chaussai mes escarpins. Notre hôtesse ne tolérait ni les tenues négligées à ses soirées ni que nous arrivions les bras chargés de cadeaux. Pas de fleurs, pas d'alcool. Elle était capable, disait-elle, de s'offrir ses bouquets et elle se plaisait à choisir elle-même les vins.

La soirée se déroula, chaleureuse et animée. Mon patron menait la conversation avec aisance. Il avait en réserve tout un tas d'anecdotes qu'il narrait d'une manière très spirituelle. De son côté, sa femme avait l'art de vous recevoir avec une empathie non feinte. En revanche, je n'appréciais guère les épouses des deux autres architectes de l'agence. Elles ne m'étaient pas hostiles. C'était plus humiliant ! Je sentais leur commisération. J'étais obligée de travailler, je ne m'habillais pas avec des vêtements de marque, je ne fréquentais pas les instituts de beauté. En gros, je n'étais pas intéressante.

Nous nous étions réfugiés au salon pour le café et j'écoutais d'une oreille distraite l'une des épouses raconter son voyage à Bora Bora, à moins que ce ne fût les Maldives.

La femme d'Édouard s'approcha de moi et m'interrogea tout bas :

— Vous n’avez pas l’air en forme, mon petit. Ce n’est pas mon mari qui vous embête ?

— Il en serait incapable, protestai-je.

Les invités prirent congé. Je m’apprêtais à les imiter, lorsque mon patron intervint.

— Tu as deux minutes ? Allons dans mon bureau.

Sa femme avait dû lui glisser un mot sur ma pseudo-lassitude.

— Édouard, auriez-vous des nouvelles de Philippe par hasard ?

Il me jeta un regard scrutateur.

— Pourquoi me parles-tu de lui ? Qui a vendu la mèche ? Solange – sa femme – ? Je lui avais défendu de t’embêter avec ça.

— Avec quoi ?

— Tu n’es pas au courant ? Donc, j’ai gaffé. Autant que tu le saches. Il vient de se remarier.

Philippe remarié ! Une lame de fond venait de déferler sur moi, me précipitant dans un océan de stupeur. Ce n’était pas son remariage en soi qui me laminait, mais qu’il se soit détaché de sa femme. Je n’aurais jamais cru cela possible. Ou elle l’avait largué ? Je me ralliai plutôt à cette hypothèse. Et la mariée ? À quoi pouvait-elle ressembler ? J’espérais au fond de moi que ce n’était pas une de ses anciennes maîtresses, quelqu’un que je connaissais. Je ne le supporterais pas.

— Avec qui s’est-il marié ?

— Une de ses collaboratrices, je crois.

Évidemment ! Philippe ne sortait qu’exceptionnellement du cercle de ses familiers pour lever ses proies.

— Ça va ? demanda Édouard inquiet.

Non, ça n’allait pas. Je venais de prendre un grand coup dans la figure. Bordel ! Ça faisait mal.

Je me mis à chialer.

— Ce type m’a brisée. Et voilà qu’aujourd’hui, je découvre qu’il est heureux tandis que je suis toujours en galère.

Je hoquetais, je me tordais les mains à m’en blanchir les phalanges, mon cœur cognait si fort qu’il était sur le point de bondir hors de ma poitrine.

— Je croyais que tu avais tourné la page ?

— Je le croyais aussi.

Édouard avait appris ma liaison avortée à la minute où j’étais venue, en miettes, solliciter qu’il me réintègre dans son équipe.

— Sept ans se sont écoulés, Jane.

Il s’obstinait à m’appeler Djaine, à l’anglaise, alors que mon prénom se prononce Jeanne, à la française.

— Ce qu’il m’a fait ne se répare pas en un jour, pas plus qu’en sept ou dix ans.

— Arrête de te torturer. Quelle que soit ta rancœur, il a droit au bonheur, et sans toi s’il le désire. Votre histoire est finie. Et si elle est finie, c’est qu’il ne t’aimait pas. Pas assez en tout cas pour tout plaquer pour toi. Accepte la situation et avance que diable !

J’essayai mes larmes, me mouchai, pris une profonde inspiration.

— L’activité de l’agence est ralentie. Vous m’autorisez à prendre quelques jours de vacances ?

— Naturellement. Profite et reviens-nous reposée.

Il insista pour me commander un taxi. Je refusai. « Marcher dans l’air frais du soir me fera du bien », lui assurai-je. Et de fait, en rentrant chez moi, je n’étais déjà plus la nana pleurnicharde que son patron tentait de raisonner.

Le lendemain matin, j’étais résolue à mettre à exécution une décision mûrie dans la nuit. Je me rendrais à Quimper revoir une dernière fois celui qui m’avait métamorphosée en un être pathétique, constater de mes propres yeux de quoi avait l’air l’élue de son cœur – tiens donc, il aurait un cœur ? – et non plus l’imaginer, m’ôter cette épine du pied une bonne fois pour toutes et vivre enfin ! Vivre et non pas survivre avec au fond de moi une haine latente, prête à boulotter ce qu’il me restait de fierté et d’amour-propre.

Je laissai mon double de clé à ma voisine en la priant de passer à l'appartement vérifier que tout était en ordre et relever mon courrier.

— Où allez-vous ?

— Dans le Sud.

Inutile de lui communiquer ma destination exacte.

Je préparai une valise, me rendis à la gare et pris un TGV pour Quimper.